

Introduction

Retenez-le, disciples, le seul fondement solide, c'est la connaissance du Dao et de sa vertu.

Zhuang Zi, XX

Au temps des Royaumes combattants, entre le V^e et le III^e siècle av. J.-C., éclosent en Chine un grand nombre d'idées religieuses et philosophiques. Ce foisonnement intellectuel est ce que l'on appelle les « Cent écoles ». Trois courants de pensée vont s'imposer dans l'histoire de l'Empire du Milieu. Ce sont les « trois enseignements » : confucianisme, taoïsme et bouddhisme. Parmi eux, le taoïsme est traditionnellement tenu pour la seule religion chinoise. En effet, le bouddhisme, qui pénètre et se propage en Chine via la Route de la Soie, est issu de l'Inde. Le confucianisme quant à lui, s'il est bien né sur la terre chinoise, demeure strictement une philosophie, une sagesse. Le taoïsme est une philosophie mais une philosophie qui incontestablement débouche sur une religion avec son panthéon, ses temples et ses prêtres, son culte et ses rituels.

Qu'est-ce qui caractérise cette philosophie et plus généralement cette manière de penser ? Tout homme est fils de son temps et nos préoccupations intellectuelles, qu'on le veuille ou non, qu'on en soit conscient ou non, sont en partie tributaires de nos

conditions d'existence et de notre enracinement dans le monde. Les idées politiques, sociales, religieuses, les différentes visions de l'homme et de l'existence que nous proposent les « Cent écoles » ne font pas exception. La période des *Printemps et des Automnes* a vu périr l'empire et les royaumes désunis s'affronter en des guerres meurtrières. L'impéritie des fonctionnaires, la corruption, l'hypocrisie, la vanité, la débauche et l'ambition, la ruine morale des États. Tel est le triste constat que déplore Confucius et la situation à laquelle il aspire de toute son âme à remédier. De ces ruines émergent finalement sept royaumes qui vont se disputer l'hégémonie. Leur lutte, d'où va naître en 221 av. J.-C. l'empire de Qin, donne à cette période son nom de « Royaumes combattants ». Comment vivre en cette période de désordres, d'instabilité et de troubles ? Où trouver asile ? Un peu à la manière du stoïcisme, contre les vicissitudes de la vie mondaine, le taoïsme préconise la retraite intérieure, la méditation et le retour à la nature dont l'ordre se voit érigé en modèle. S'immerger dans la nature, s'abandonner au flux du monde et se fondre dans la mélodie universelle du cosmos, laisser son moi se déliter pour se perdre dans l'infini et le rêve ; n'être plus, n'être plus rien qu'un grain de poussière infime et ballotté par les vents. Alors, que nous importent les vaines et dérisoires actions des hommes ? Le sage plane bien haut au-dessus de ce monde dont le divertissement est la loi. Il est là-bas, perdu dans de sombres forêts, au sommet des montagnes, tutoyant les nuées, loin, si loin des hommes. La sagesse est à notre portée pourvu que l'on tende la main. La sagesse. Et le bonheur, la quiétude. Mais, qui sont ces sages taoïstes qui nous enseignent l'art de nous déprendre des choses ?

L'esprit de l'homme est tel qu'il ressent le besoin d'attribuer un père fondateur à chacune des sciences qu'il édifie. En Occident, on s'accorde par exemple à attribuer ce rôle en ce qui concerne l'histoire à Hérodote et pour ce qui est de la philosophie à Socrate. En Chine, de même, Sima Qian est incontestablement le premier des historiens. Il faut, suivant ce mouvement, une paternité au courant taoïste qui est vaste et parcourt les siècles de la Chine millénaire en des doctrines à la fois parentes et diverses. Une famille à un aïeul, et c'est d'ailleurs le même mot, *jia* (家), qui, en chinois classique, signifie « famille », « maison » et « école ». La famille intellectuelle dont nous avons ici pour tâche d'étudier les principaux membres nécessite donc un ancêtre. Cet ancêtre est Lao Zi.

lao Zi / Le fondateur

La légende situe l'existence de Lao Zi entre le VI^e et le V^e siècle av. J.-C. Qui est-il ? Que nous dit la tradition populaire ? Que nous dit Sima Qian dans ses *Mémoires historiques*, le *Shiji* ? Que sait-on de lui ?

La légende est multiforme. Lao Zi, de son vrai nom, s'appellerait Li. Il s'agit d'un patronyme des plus répandus en Chine et qui signifie « prune ». Mais aussi, dit-on, c'est qu'il aurait été conçu après que sa mère eut avalé une prune sans doute miraculeuse, à moins qu'il ne soit né sous un prunier. C'est d'ailleurs après avoir passé peut-être quatre-vingts ans à méditer dans le ventre de sa mère que, les cheveux blancs, il serait venu au monde. « *Lao Zi* » (老子) signifie « Vieux Maître ». Rien d'étonnant si notre personnage est né âgé ! Vieux, et profondément sage, comme en attestent les longs lobes de ses oreilles (c'est une caractéristique qu'il

partage avec le Bouddha, Siddharta Gautama) qui lui valent le prénom de Er, « oreille » en chinois. Pour autant, il ne faudrait pas négliger que ce « lao » (老, « vieux »), qui pour la postérité sera son nom, est accolé en Chine de manière systématique au patronyme de l'individu dès lors que celui-ci entre en son âge mûr. « Vieux » est en ce sens une appellation respectueuse et le « Vieux Maître » serait plutôt à considérer comme un parangon de sagesse à ce titre honoré. Le caractère « zi » (子) toutefois signifie autant « enfant » que « maître » et, pour certains, le nom de Lao Zi s'entendrait plutôt au sens de « Vieil Enfant », ce qui serait encore un hommage affectueux à un vieux sage qui, conformément à ses propres préceptes, aurait su redevenir enfant.

Cela dit, on sait bien peu de choses sur le Vieux Maître. Il aurait, selon Sima Qian, exercé les fonctions d'archiviste à Luoyang, à la cour des Zhou. Un homme de savoir donc, d'érudition et sans doute un conseiller politique.

On s'accorde à voir en ce vieux sage l'un des grands penseurs de la Chine. Lao Zi est un contemporain de Confucius, l'autre maître de la pensée chinoise. Cela donne matière à imagination. Les deux hommes n'auraient-ils pu se rencontrer ? Que se seraient-ils dit ? Qui aurait eu le dernier mot ? Que penserait chacun de l'autre ? La tentation est grande. Mythe ou réalité, Sima Qian nous raconte qu'à Luoyang Lao Zi rencontra Confucius. À l'issue de l'entrevue celui-ci aurait déclaré : « *En la personne de cet homme, j'ai vu le dragon [...] Je suis resté bouche bée devant cet homme insaisissable. Il est de trop forte envergure pour moi. Que pouvais-je dire pour le réfuter ?* » (*Zhuang Zi*, XIV). Insaisissable et profond Lao Zi ! Mais qui pouvait s'attendre à un jugement clair et

définitif? Il est nécessaire à la légende qui entoure nos deux maîtres que chacun conserve son aura de mystère et son prestige.

Les hommes sont bien vains et la sagesse d'un seul demeure impuissante face à la décadence qui va croissant à la cour des Zhou. Aussi dit-on que le Vieux Maître, désabusé, serait, à la fin de sa vie (160 ans tout de même si ce n'est 200 ans!), parti, juché sur un buffle, vers l'Ouest. Alors qu'il parvient à la passe qui marque la frontière, le gardien de celle-ci, reconnaissant en lui un grand sage, l'arrête et le prie de lui laisser un témoignage de sa doctrine. Lao Zi lui dicte le *Dao De Jing* et puis il reprend son chemin et disparaît. Nul dès lors n'entend plus parler de lui mais l'on dit qu'il est devenu un Immortel et il est désormais vénéré à l'égal d'un dieu. C'est souvent sur son buffle que l'iconographie chinoise le représente. Cette immortalité que la légende lui confère à sa disparition est finalement bien réelle car le Vieux Maître incontestablement vit toujours. N'en parlons-nous pas aujourd'hui encore et n'en parlons-nous pas au présent?

Mais qu'en est-il en réalité de Lao Zi? Fut-il tel que la légende nous le raconte? A-t-il jamais existé? S'il vécut, a-t-il écrit l'œuvre dont on lui attribue la paternité, l'œuvre fondatrice du taoïsme, le *Dao De Jing* (道德经)?

Il est plus que probable que le *Dao De Jing* soit plutôt la synthèse de différentes idées éparses dont certaines d'ailleurs pourraient être venues d'Inde. Le Dao des taoïstes en effet s'apparente par maints aspects au *Brahman* des Hindous, principe originel, fondateur, qui est le tout du monde et l'Absolu au-delà de l'intelligence et du langage.

Ce titre de *Dao De Jing*, attribué au II^e siècle sous les Han à l'ouvrage de Lao Zi, est habituellement traduit soit comme « *le Livre de la Voie et de la vertu* » soit comme « *le Livre de la Voie et de sa vertu* ». Il traite en effet d'abord du Dao (道), dont le sens initial est celui de « chemin » ou « voie » et ensuite des vertus au sens moral du terme en même temps que de l'efficacité (la vertu, 德) du Dao. Comme le rappelle en effet J. F. Billeter « Te [de] désigne à l'origine une puissance propre à la personne, un pouvoir d'agir » (*Études sur Tchouang-tseu*, ch. III). Œuvre énigmatique, constituée d'aphorismes et de fulgurances poétiques, le *Dao De Jing* est à l'image du Dao. Le Dao engendre les dix mille êtres. Ne serait-il alors souhaitable que l'œuvre qui s'évertue à faire sentir le Dao fût à son tour source de dix mille interprétations? Maintenant, qui est l'auteur du *Dao De Jing*? Lao Zi? Un autre, à jamais anonyme? Plusieurs autres? Là aussi nous demeurons dans l'ignorance et cette ignorance a ceci de positif qu'elle est encore comme le reflet de cette origine mystérieuse qu'est le Dao.

On trouve en effet dans tout le taoïsme le thème bergsonien de l'impuissance du langage, issu de l'intelligence conceptuelle et discursive (l'entendement séparateur hégélien), le thème de l'ineffable, et le besoin en conséquence de recourir pour « dire » les choses à un autre usage de la langue ordinaire. Les mots du *Dao De Jing* sont donc nimbés de poésie et récuse le discours argumentatif au profit de l'image qui donne à songer et à voir et comprendre. Le recours au paradoxe, omniprésent tout au long de ce texte, est encore un moyen de remédier aux insuffisances de l'intelligence analytique et du langage. C'est que la réalité est contradictoire et il s'agit d'arracher le lecteur à sa torpeur, de le déconcerter et surprendre

afin de le forcer à penser. Amener le lecteur à l'éveil et à l'intuition !

L'art du *Dao De Jing* est un art de la suggestion, un art poétique autant que philosophique et la réussite de cette œuvre tient peut-être en partie à cet aura de mystère qui entoure tant ses formules que sa genèse. Saurait-on sans mystère dire le mystère suprême du Dao ?

Zhuang Zi / La liberté d'un papillon

Héritier de Lao Zi, dans la mesure où il reprend et développe les idées que l'on attribue à ce philosophe de légende, Zhuang Zi (庄子), maître Zhuang, vit au IV^e siècle av. J.-C. à l'époque des Royaumes Combattants. Né aux alentours de 369 av. J.-C. dans l'État de Song et d'une famille pauvre, il aurait été fonctionnaire dans une manufacture de laques et serait mort vers 286 av. J.-C. D'après le peu que nous en dit Sima Qian, il est un homme plein d'humour, à l'esprit vif et brillant et qui s'intéresse à toutes les écoles de son temps. Il est aussi, si l'on se fie à son œuvre où il tient le premier rôle, fort amateur de discussions et de joutes verbales, rhéteur et bretteur, passionné et jovial, volontiers provocateur à la manière d'un Diogène, un homme finalement qui nous paraît fort proche de nous et fort sympathique. Attaché plus que tout à sa liberté, il vit sa vie en poète, heureux sans doute, dans l'obscurité et la simplicité, pauvre mais non misérable. Il ne veut pas du pouvoir. Les paroles qu'il attribue à Yuan Xian ne sont-elles le reflet de ses propres pensées : « *Manquer de biens, c'est être pauvre. Savoir et ne pas faire, c'est être malheureux. Je suis très pauvre ; je ne suis pas malheureux* » (Zhuang Zi, XXVIII) ?

Son livre, le *Zhuang Zi*, puisque la coutume chinoise ancienne est de désigner l'œuvre écrite par le nom de son auteur, n'a rien à voir, sinon, bien sûr, ses thèmes et leur traitement taoïste, avec le glorieux *Dao De Jing* qui la précède. Le *Dao De Jing* était un livre bref, composé seulement de cinq mille caractères. Un livre obscur aussi aux fulgurances déconcertantes. Un livre enfin dont nul ne sait qui l'écrivit. On a longtemps cru que le *Zhuang Zi* quant à lui était bien composé, en partie du moins, par l'auteur éponyme (les sept premiers chapitres lui sont traditionnellement attribués) et que, si des disciples fidèles avaient plus que vraisemblablement contribué à son écriture, c'était dans la tradition du maître, respectant et son caractère et son style. Le *Zhuang Zi* demeurerait le reflet du philosophe qui l'avait pensé et partiellement rédigé. Rien n'est moins sûr. Zhuang Zi, quoi qu'il en soit, ou le personnage qui porte ce nom, fut un sage dont la vie fut philosophique. Il fut donc une source d'exemples et de réflexions et l'on comprend que des disciples zélés aient œuvré à sa mise en scène. Traditionnellement divisé en 33 chapitres, ce *Zhuang Zi* fourmille de vie, d'anecdotes, réelles ou inventées, d'images, dont un certain nombre n'hésitent pas à évoquer le monde concret et cette vie terre-à-terre qui est quotidiennement la nôtre. C'est un conteur que Zhuang Zi, un conteur comme il en était tant et tant dans la Chine ancienne, et un peintre aussi, qui peint la réalité par petites touches délicates avec ses mots. Mais un conteur philosophe, un penseur qui part du réel pour se questionner et un pédagogue qui puise ses exemples dans la réalité triviale pour mieux nous amener à comprendre les idées théoriques de sa philosophie, dont la principale sans doute est le fameux *wu wei*, le non-agir.